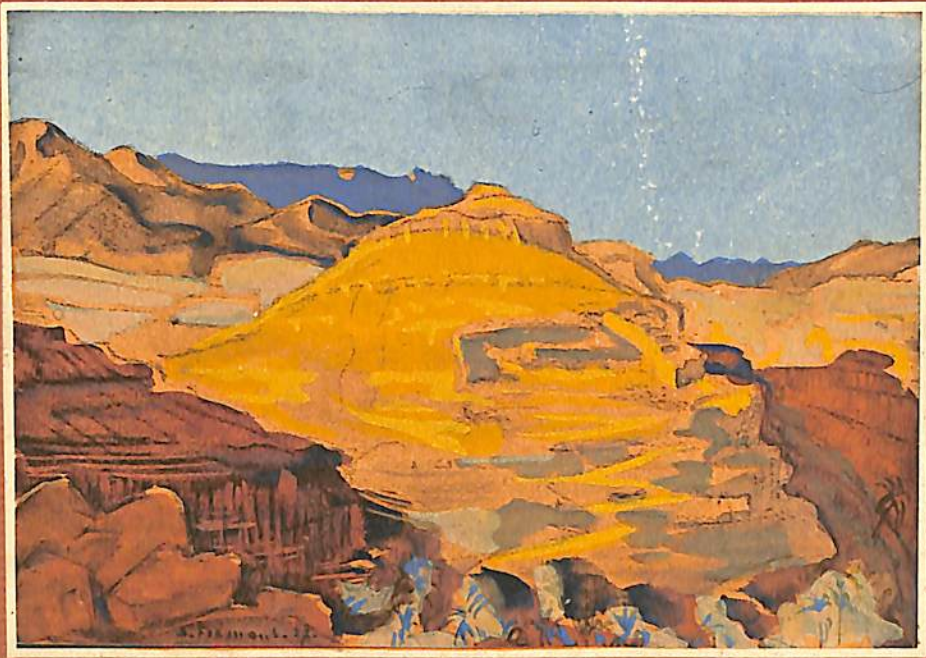


S. FREMONT

---

# L'AFRIQUE INCONNUE



# L'AURÈS

ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR

*Au Maître A. Besnard,  
Auteur de « L'Homme en rose »  
je dédie mon premier essai.*

# L'AURÈS



S. FRÉMONT

# L'AFRIQUE INCONNUE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER  
VÉLIN DE L'ISÈRE TEINTÉ CRÈME  
ET DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS  
DE 1 A 10 SUR VÉLIN D'ARCHES A  
LA FORME



# L'AURÈS

ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR

## PRÉFACE

Je ne puis me défendre d'une certaine émotion quand je considère l'œuvre d'une femme : que ce soit un tableau, un livre ou un poème. La part d'elle-même dont elle fait si généreusement le sacrifice en faveur d'un public dédaigneux, qui bien souvent ne la lit qu'entre deux courses, me paraît à moi infiniment précieuse, aussi ai-je le plus grand plaisir à suivre ses récits jusqu'au dernier mot.

L'auteur du présent petit livre adore comme moi les voyages, certainement, je l'ai donc lu avec la plus grande sympathie. C'est à la fois subtil et coloré. Les caractères des personnages vigoureusement indiqués ; il a donc toutes les qualités requises pour s'attacher les lecteurs.

Comme nous y conçoit l'auteur, j'ai suivi en songe et je vous exhorte à faire de même la mule de Mme Frémont. Comme elle, accrochés aux flancs de la montagne, côtoyant le précipice vertigineux, nous la suivrons vous et moi ardemment, méritant comme elle à la fin le repos dans le mystère des Oasis odorantes.

Toujours à sa suite, nous pénétrerons dans les superbes Guélaas, les Mosquées et les Marabouts.

Sous la morsure d'un soleil qui nous est inconnu, nous fréquenterons les marchés grouillants d'une foule hétéroclite composée de mendiants, d'infirmités et de derviches errants, où se répète cinq fois par jour la prière rituelle au passage des caravanes. J'ai revu sous son geste de guide les gourbis noircis de fumée où se prélassent des femmes recluses, enchâssées de bijoux, suivant l'expression si colorée de Mme Frémont. Lisez attentivement ce qu'elle dit du charme étrange de ces femmes et de leur toilette et vous entreverrez l'éclat assourdi de ces ajustements, dont les pauvres recluses recèlent un corps qu'un seul homme a le droit de voir ; ce qu'il néglige même la plupart du temps par paresse ou fatigue. Ces êtres, ces femmes, ces mères anonymes qui ne sont pour nous que des apparences, pour ceux qui les possèdent sont à peine des réalités. Il faut donc excuser leur futilité en songeant que le goût de

Copyright 1928 by S. Frémont, Paris.

la parure est ce qui reste de plus vivant en elles : aussi ne se font-elles pas faute de les étaler, ces pauvres richesses, aux yeux des voyageurs.

Nous avons vu aussi le Caïd et l'inoubliable cavalier Saoudi Khoudir chaudement décrits.

Il faut faire ces voyages-là ; ils sont nécessaires à la santé de l'esprit. Relisez la fable des deux pigeons, méditez les paroles que l'un d'eux débite à son ami. Mais il est grand temps de laisser à Mme Frémont le soin de nous introduire dans l'Aurès où nous la verrons côtoyer encore cette humanité obscure, qu'estompe si heureusement l'ombre des dattiers.

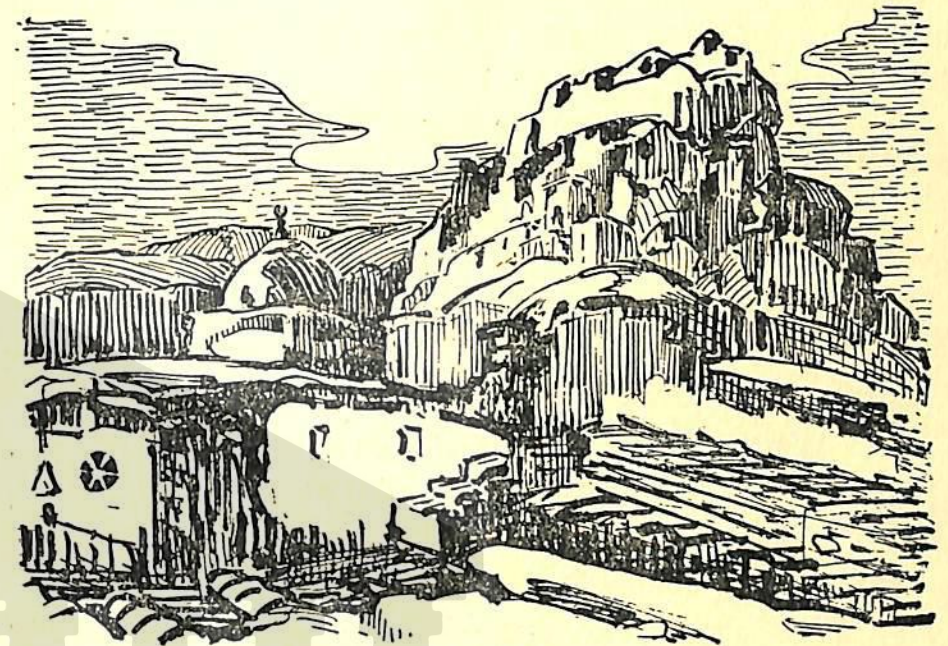
L'Aurès ! ah ! le beau mot ! bien digne d'un chant Arabe. Mme Frémont nous en fait les honneurs avec une grâce infinie et nous apprend ce qui ne saurait nous être indifférent, qu'au pittoresque des étapes, se joint étroitement la sensation délicate d'un confort inouï. Je laisse à l'auteur la responsabilité du terme.

Cette race Berbère, au milieu de laquelle vous allez voyager vous aussi, toujours à la suite de Mme Frémont, a subi la domination romaine pendant cinq siècles : ne soyez donc pas surpris qu'il existe encore dans cette merveilleuse contrée de l'Aurès des tribus, qui fières de leur passé latin, se disent Roumánya (Romaines).

Mais ici je dois m'arrêter, car il ne m'appartient pas de transcrire le livre de Mme Frémont. Ce qui m'importe est de mettre en vous le désir de le lire ce livre si intéressant et de faire ce voyage, un des plus beaux que l'on puisse rêver. Je ne saurais trop vous le répéter : voyagez ! voyagez ! car il importe de se souvenir plus tard des moments heureux de la vie. Dites-vous bien qu'aux heures sombres où l'âme est fatiguée de solitude et d'obscurité, il est bon qu'elle puisse s'épanouir à la contemplation des beaux souvenirs lumineux, car si le souvenir est parfois perfide, bienfaisant et fécond, il régénère.

ALBERT BESNARD.

Membre de l'Institut.



Rhoufi

## PROLOGUE

Il est des pays de fable que tout le monde connaît sans les avoir jamais vus : Le Jardin des Hespérides, les Colonnes d'Hercule, le Paradis Terrestre... etc...

Il en est un dont je puis vous garantir l'existence car j'en arrive et que personne ou presque ne connaît, même de nom !

Ce pays, c'est l'Aurès.

Et cependant que de merveilles il contient !

Je vais essayer de vous le décrire tant au point de vue de l'aspect que de la race et des mœurs de ses habitants. Puissé-je vous faire partager les émotions artistiques que j'y ai ressenties !

Condensant mes innombrables souvenirs, vous me suivrez à mule à travers la montagne sauvage, les précipices vertigineux, les oasis enivrantes.

Nous pénétrons dans les Guélaas superbes, les mosquées et les marabouts.

Nous assisterons, en plein soleil, aux marchés grouillants, à la prière rituelle cinq fois répétée chaque jour, au passage des caravanes.

Nous visiterons les gourbis noircis de fumée, les femmes recluses enchâssées de bijoux.

Nous resterons surpris au fatalisme du Caïd et à la conversation du cavalier Saoudi Khoudir.

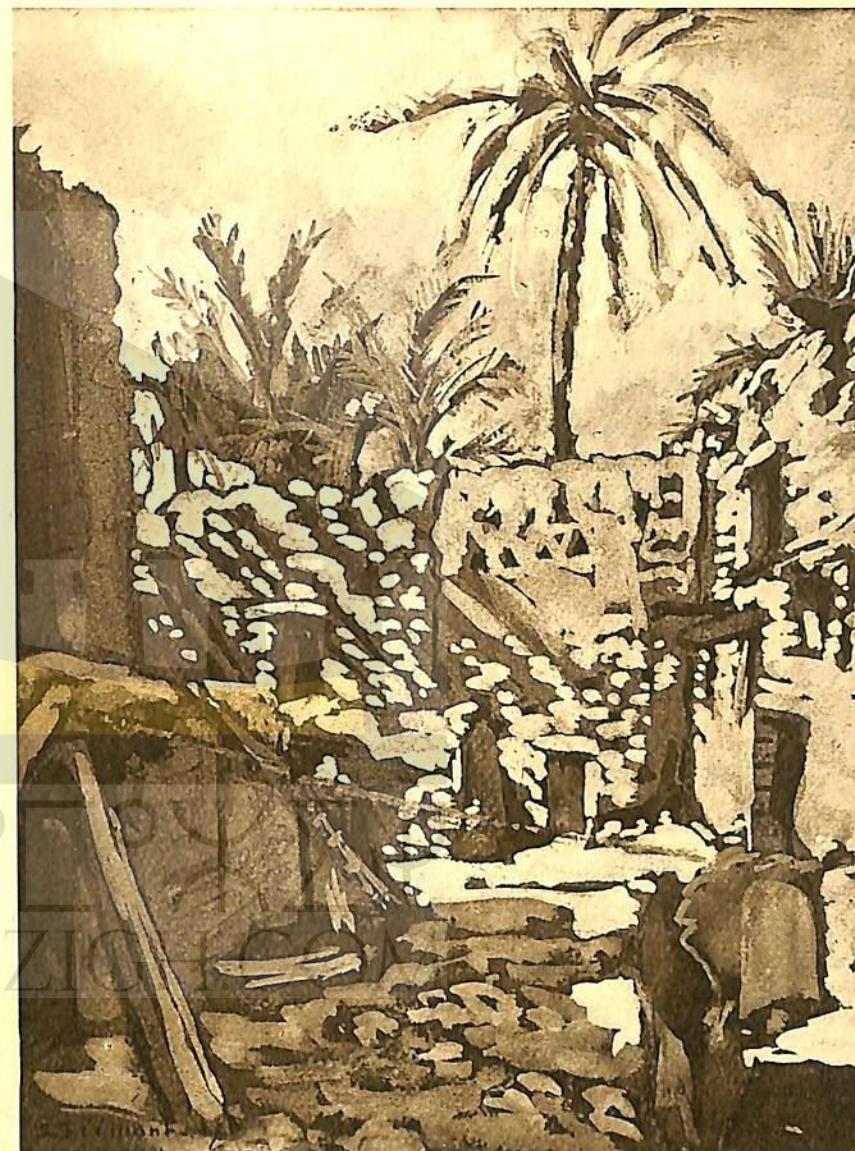
Nous écouterons les chants des gre-

nouilles, le soir, au bord des oueds fleuris et nous respirerons les senteurs des lauriers roses.

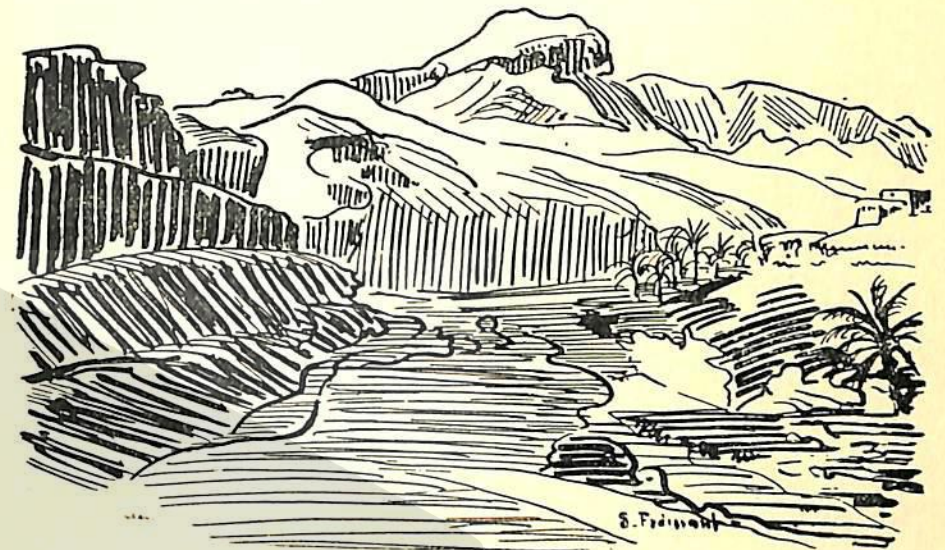
Nous serons extasiés à la sortie des gorges devant l'immensité bleue du désert et nous tressaillerons au rouge du soleil couchant sur l'Ahmar Khaddou.

Peut-être alors aurez-vous le désir de découvrir vous-même ces beautés entrevues, rendues si facilement accessibles grâce au Service Touristique de la Compagnie Générale Transatlantique qui, par tous les moyens possibles, facilite les étapes aux voyageurs.





INTÉRIEUR DE MAISON CHAOUÏA



Gorges de Tighanémine

I

## VISION GÉOGRAPHIQUE

L'Aurès est un pays montagneux, situé à 100 kilomètres au Sud de Constantine. Il est composé de chaînes parallèles se dirigeant du Nord-Est au Sud-Ouest, possédant des pics élevés dont le Djebel Chélia, souvent couvert de neige, atteint 2.330 mètres de hauteur.



Cet flot se termine brusquement au Sud par des pentes rapides au pied desquelles les sables du Sahara, comme une mer, viennent mourir.

L'illusion est saisissante le soir au Soleil couchant quand l'immense désert, moutonné de vagues, prend une admirable couleur bleue.

A l'Est, il est limité par la Montagne de Tebessa et le Djebel Chechar.

Au Nord, par la route de Batna à Khenchela, en passant par Timgad.

A l'Ouest, par le chemin de fer de Batna à Biskra à travers les gigantesques gorges d'El Kantara : la porte du désert.

La vision de ce quadrilatère montagneux de 100 kilomètres de côté, s'élevant tout d'un coup d'un sol plat, est très impressionnante. La teinte chaude des terres et des rochers qui a fait appeler le massif du Sud, l'Ahmar Khaddou, c'est-à-dire la joue rouge, prouve assez l'extraordinaire couleur et les merveilles que le soleil de là-bas sait produire.

Ces chaînes montagneuses, couronnées d'admirables forêts de cèdres qui ont donné au pays son nom (Djebel Aurès ou Aouras, Montagne des cèdres), sont cou-



KElantara

pées de vallées profondes aux murs abrupts, aux oueds tumultueux à la saison des pluies, traînant dans leur lit des blocs énormes et donnant naissance sur leur parcours à la seule végétation des palmeraies.

Quand, devant un panorama comme on en découvre un à la sortie des gorges de Tighanémine, on aperçoit dans le lointain d'or un filet vert, on peut être assuré que là un oued, si petit, si desséché soit-il, a son lit et que la ligne de jade serpentine est formée par les palmes des adorables dattiers.

On est assuré aussi de trouver sous leur ombre le repos de la vibrante lumière, la fraîcheur après les rudes coups de soleil, la vie aussi contre la solitude désertique de la montagne.

Partout, d'ailleurs, que d'oppositions violentes !

Du Chévia couvert de neige aux pentes surchauffées de l'Ahmar Khaddou.

Des blocs titanesques tombés des roches stratifiées aux sables impalpables du désert.

De l'âpreté solitaire des hauts plateaux à la douceur des oueds fleuris de lauriers roses.

De l'élégance des constructions ro-

maines à la pauvreté des gourbis troglodytes.

De la douceur des regards à la brutalité des mœurs.

De la grâce des petites femmes idoles à



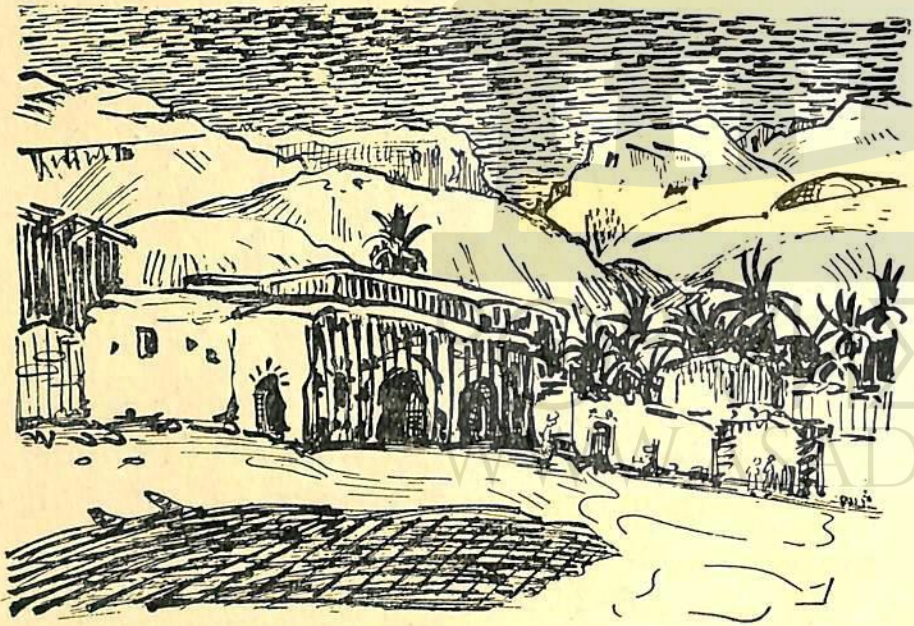
Ouled Naïl

la stature altière des Caïds drapés de rouge. De l'insouciant fatalisme de Mahomet aux étranges méthodes de guérison et de trépanation.

Tout est fait pour nous émouvoir et nous donner le maximum d'impression.

Que deviendrait-on seul dans ces paysages fantastiques qui vous conduisent de l'angoisse au délire, sans vous apporter le moindre secours matériel, si la Transatlantique n'avait pas tout prévu!

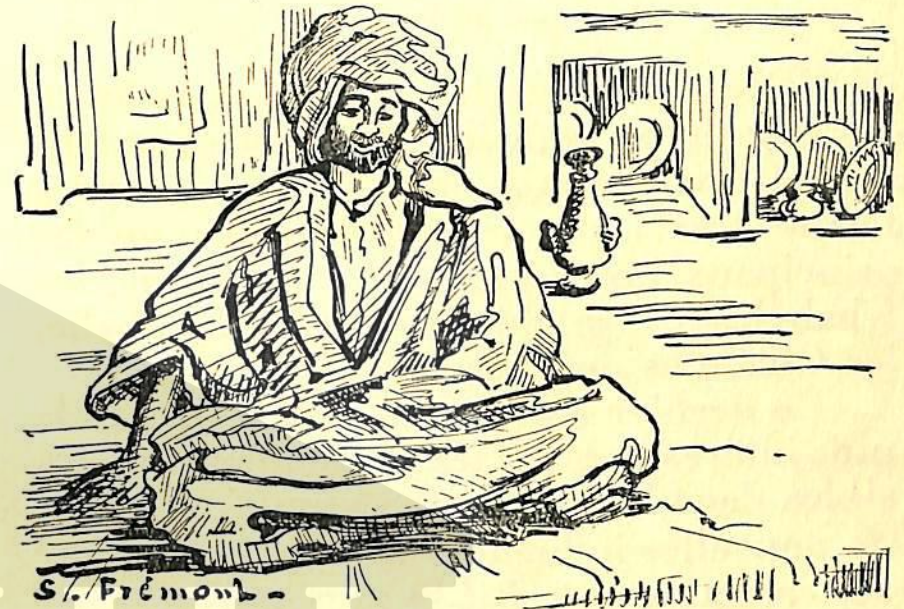
Mais d'étapes en étapes, des Fondouks hôtels, admirablement installés, vous accueillent augmentant encore dans l'imprévu d'un confort inouï, la sensation du rêve.



Ahmar Khaddou



LA ROBE SANS COUTURE



II

## QUELQUES MOTS D'ETHNOGRAPHIE

L'Aurès est habité par les chaouïas. Toute la région Nord-Afrique comprise entre la Tripolitaine et l'Océan Atlantique semble avoir été, aux âges les plus reculés, occupée par une race que l'on nomme BERBÈRE, « Barbar » disent les historiens romains.

Cette race initiale a formé, à la suite des invasions : romaine (au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ), Arabe (au VII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ), plusieurs groupes dont les principaux sont les Chleuhs du Maroc, les Khabyles de grande et petite Khabylie, les Chaouïas de l'Aurès.

Ce dernier groupe est sans contredit le plus intéressant, car les montagnes inaccessibles dans lesquelles il a vécu l'ont gardé de nouvelles influences et lui ont conservé son caractère primitif le plus pur.

Il y a un dialecte Chaouïa.

Le type est beau. Les hommes sont grands, les femmes fines de visage ayant souvent les cheveux blonds ou roux et les yeux bleus.

Les costumes sont admirables. Les hommes portent des gandouras et des burnous blancs dans lesquels ils se drapent à la Romaine.

La tête est enveloppée du chèche, long morceau de toile torsadé en turban et dont un pan reste libre en arrière.

Ce pan sert à protéger le bas du visage quand le vent du désert, entraînant le sable avec lui, oppresse les poitrines.



Berbère de Dissa

Les femmes ont des costumes beaucoup plus riches et plus colorés. Dans leur vie de recluses, la toilette prend une grande importance; c'est presque leur seule joie.

Les robes nombreuses aux tons puissants s'alignent sur des poutres au travers

de la pièce. Elles sont très amples et tissées sans couture.

La robe d'apparat est en soie brochée de garance ton sur ton, les manches en dentelle blanche relevée de broderies de couleur, couvrent les bras jusqu'au coude.

A la taille une tresse de laine sombre, terminée par de gros glands, retient l'étoffe laissant passer les pieds chaussés de cuir jaune.

La tête est couverte d'une quantité de voiles de toutes les couleurs: les violets et les rouges jouent à côté des verts, des ors et des bleus, sans brutalité aucune, laissant à la vue un éblouissement harmonieux.

Au milieu des draperies dans le fouillis desquelles on retrouve difficilement la ligne du corps humain, les bijoux scintillent et sonnent comme de petites clochettes, indiquant au foyer, par leur cliquetis régulier, la présence de la femme.

Des malles décorées d'arabesques et d'oiseaux contiennent à profusion les bijoux sonnants.

Avec des gestes prudents et fiers de tant de richesses accumulées, dès que la glace est rompue, les petites malles s'ouvrent et le défilé au bout des doigts grâcles commence: bracelets de poignets et de chevilles, colliers aux mille pièces de monnaie, perles enfilées et mélangées de coquillages et de gris gris, épingles pour soutenir les « foutas » au-dessus des seins.

Toutes ces draperies et ces bijoux, comme aussi les mœurs et les caractères ethnologiques de la race, découlent en droite ligne des Romains dont la domination s'est fait sentir chez les Berbères pendant cinq siècles et dans l'Aurès en particulier il existe encore des tribus qui sont fières de se dire « Roumaniya ».

Par contre l'influence arabe n'y a guère laissé de trace, mais elle y a installé la religion de Mahomet qui est très en honneur partout.

La femme est donc privée de liberté. Sa vie est déplorable depuis même sa

naissance qui n'apporte aucune joie, jusqu'à sa mort qui ne cause aucune peine.

Vous pouvez à un père de famille demander des nouvelles de son fils; jamais de sa fille.



Petite Nubile

Jusqu'à l'âge de douze ans environ la petite Chaouïa vit dehors et joue avec ses frères dans les chemins et les oasis, mais dès qu'elle est nubile, on lui torsade les cheveux avec un ruban ou plutôt une

étouffe, ce qui donne à sa tresse la forme d'un jonc souple et recourbé.

Elle n'a plus alors le droit de sortir.

Elle devient ensuite, par la volonté de ses parents, la femme d'un Chaouïa quelconque, jeune ou vieux, et ne sort pas davantage de la maison de son mari.

Une seule chose la libère : c'est la réputation. Elle se produit pour différentes causes dont la principale est la stérilité.

Alors seulement, en attendant de prendre une nouvelle chaîne, elle peut sortir et se faire voir.

Quand elle est vieille, tout à fait vieille, son rôle devient celui d'une basse servante. Elle est reléguée dans une pièce de la maison où elle cohabite avec les chèvres et où personne ne la regarde plus !

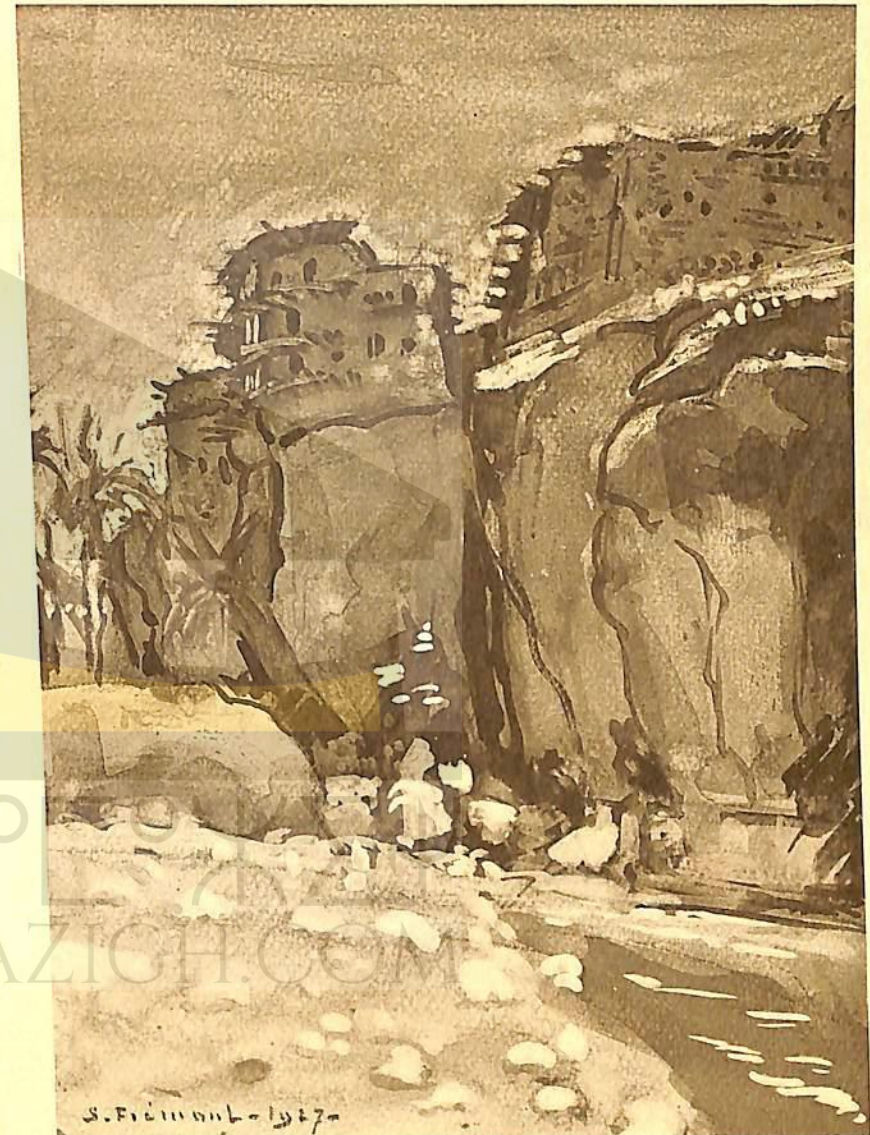
Une Chaouïa, souffrant plus que ses sœurs sans doute, de cet esclavage, et ayant surpris dans la conversation des hommes qu'un Administrateur Français résidait au Village, voulut aller le trouver pour crier grâce !

Elle sortit nuitamment et courut au  
Chef de Province, mais avant d'arriver au  
Palais, une balle décochée par le frère de  
son mari, l'étendait raide à terre.

Elle avait déshonoré la famille!

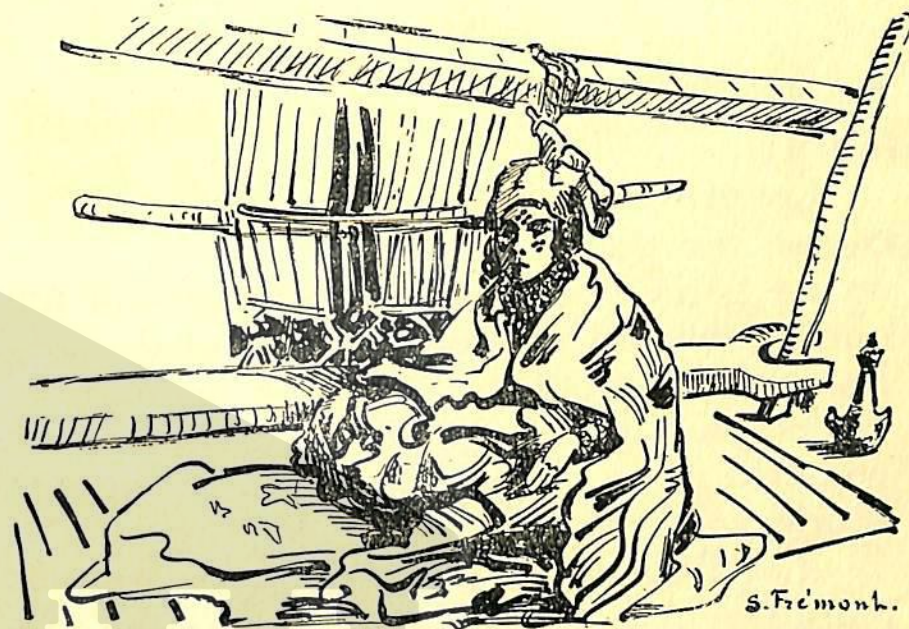


S. Frémont -



LA GUÉLAA DE BANIANE





III

### L'ART DES CHAOUÏAS

L'Art des Chaouïas est assez rudimentaire; il semble continuer les lointaines traditions.

Le pays, par sa structure géographique, est séparé du monde. Il y a peu ou pas d'échange avec les nations environnantes

d'où l'immutabilité de ses coutumes et de son Art.

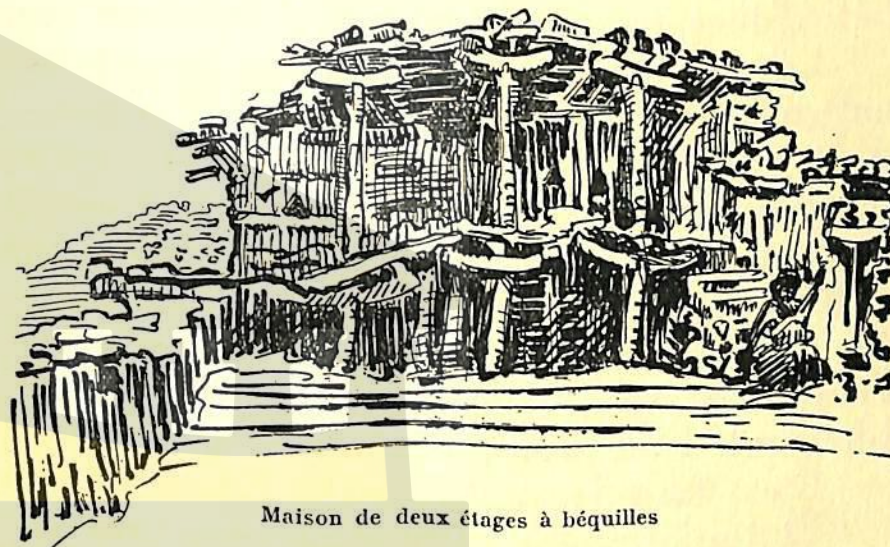
Les matériaux employés sont ceux qu'on trouve sur place.

Le bâtisseur, ayant à sa disposition un nombre considérable de pierres et de cailloux différemment cassés par la nature, les emploie aux besoins du monument à construire sans être obligé de les façonner à nouveau.

Les Guélaas, qui sont les plus grands monuments, sont construites avec les plus grosses dalles, les maisons avec les plus petites. Ces pierres sont posées les unes sur les autres, sans ciment pour les joindre.

Les toits sont plats, en terrasse. Pour les soutenir, les Chaouias ont adopté un système très ingénieux de béquilles qui, posées les unes à côté des autres, forment des colonnades sur lesquelles des troncs de palmiers allongés dans le sens horizontal deviennent les poutres apparentes du plafond.

Souvent deux étages superposés de béquilles sont visibles par une face écroulée de la maison.



Maison de deux étages à béquilles

Tout au-dessus, pour constituer la croûte imperméable de la terrasse, on vient piler la terre : celle-là même dont la route est faite et qu'on ramasse à côté des cailloux.

Guélaas et maisons empruntent donc la couleur du sol dont elles sont issues, ce qui les rend quasiment invisibles.

Les fenêtres ont un caractère très particulier. Ce sont des ouvertures en forme de triangle dont la pointe est en haut. Ces vides sont laissés dans la construction sans bâti d'aucune sorte.

Le sol est en terre battue, quelques nattes le recouvrent, quelques étoffes pendent aux murs, tout au fond de l'unique pièce, un métier pour la femme qui tisse les tapis et les burnous. Deçà, delà quelques poteries et la meule au seuil de la maison. Le foyer occupe un angle de la pièce et l'emplit de fumée, formant un brouillard bleu qui vous prend aux narines.

C'est tout le mobilier du Chaouïa.

Et toujours les mêmes pierres que la montagne semble déverser en torrents, servent à faire les meules pour broyer les olives ou l'orge.

Pierre contre pierre, l'une entrant exactement dans l'autre, la supérieure mue par une poignée de bois fichée en biais sur le côté, ces meules sont très simples et très jolies de forme.

Et encore la même terre, mélangée d'un peu d'huile et façonnée sans tour, sert à faire des poteries décorées de dessins naïfs, le plus souvent géométriques, qui feraient le bonheur de nos amateurs d'Art moderne.

Les formes élégantes de vases ou de plats sortent des petites mains adroites de quelques rares femmes chaouïas qui se spécialisent dans cet art.

La production est par conséquent restreinte, mais l'objet est exquis.

Beaucoup plus nombreuses sont les femmes qui filent et qui tissent la laine des moutons et le poil des chèvres.

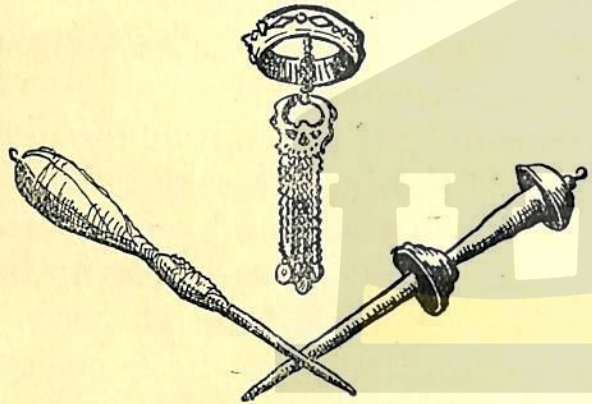
Les quenouilles de bois se gonflent rapidement du fil torsadé obtenu par un frottement bref sur le devant de la jambe.

Les métiers grossiers et tendus de laines verticales à rayures noires, jaunes, vertes et rouges sont traversés par les navettes rapides lancées à la main et produisent de beaux tissus aux puissantes couleurs. Ce sont les tapis pour le sol de la maison sur

lesquels on s'étend et l'on dort; les « tellis » pour les mules et les ânes.

Quelquefois la pièce tissée est toute blanche : c'est qu'on renouvelle le burnous du mari.

L'Art du bijou est pratiqué uniquement par l'homme.



Bijoux et fuseaux

Dans le petit gourbi obscur, à même le sol, les foyers chauds sont allumés et maintenus à blanc par l'antique soufflet.

Les cassolettes de métal sont placées sur le feu et s'échauffent au point de faire couler l'or et l'argent qu'elles contiennent.

Le métal en fusion est versé dans des moules aux formes archaïques : bracelets, bagues, boucles d'oreille, colliers, médailles de toutes grandeurs, grossièrement fondus, en sortent ; ils sont repris un à un et ciselés sur l'étau avec le burin et le marteau minuscules.

Les commandes sont nombreuses.

Le travail est long.

Quelle est cette lumière qui seule accrochée au flanc de la montagne semble une étoile égarée dans la nuit ?

C'est la maison du bijoutier qui bat encore l'or et l'argent à la chandelle.

Mais l'art le plus extraordinaire que l'on rencontre chez les Chaouïas est incontestablement celui de la Trépanation.

Cette méthode de guérison, consécutive aux traumatismes du crâne, est encore employée aujourd'hui avec succès.

Un de nos grands anthropologistes, se rendant en Mission Sanitaire dans l'Aurès, y découvrit trépanés et trépaneurs. Ces derniers, continuant les anciennes tradi-

tions, opèrent avec les mêmes instruments qu'autrefois : le Brima et le Menchar et leur habileté est remarquable.

Le Dr Verneau, en termes charmants, relate ses découvertes dans une brochure intitulée : Les Chaouiâs et la trépanation du crâne dans l'Aurès.

Il a pu doter le Muséum d'un crâne trépané qui constitue une pièce anatomique unique des plus intéressantes.



Le Trépané



FONDOUK TROGLODYTE DE RHOUI



La Guelaa  
de Bendote.

IV

## FONDOUK ET GUELAAS

Arris est la résidence de l'Administrateur, Chef de la Commune mixte.

La ville nouvelle est coquette, la rue centrale bordée de boutiques arabes et de jolis jardins qui vous étonnent au centre de ces montagnes abruptes sur le versant desquelles les anciens villages Chaouïas, tout en ruines, s'accrochent encore surmontés de la fière Guélaa.

Dans le flot de cailloux qui dévale, on les distingue à peine : Mehta Arris, Mehta in Erkeb, Mehta el Beïda, Mehta tout court. En voici quatre à la fois s'étageant de pics en pics, toujours couronnés de leurs forteresses inexpugnables.

Mais qu'est-ce donc que ces châteaux forts aux murs épais, percés d'ouvertures en triangle si petites qu'elles s'opposeraient au passage d'un enfant ?

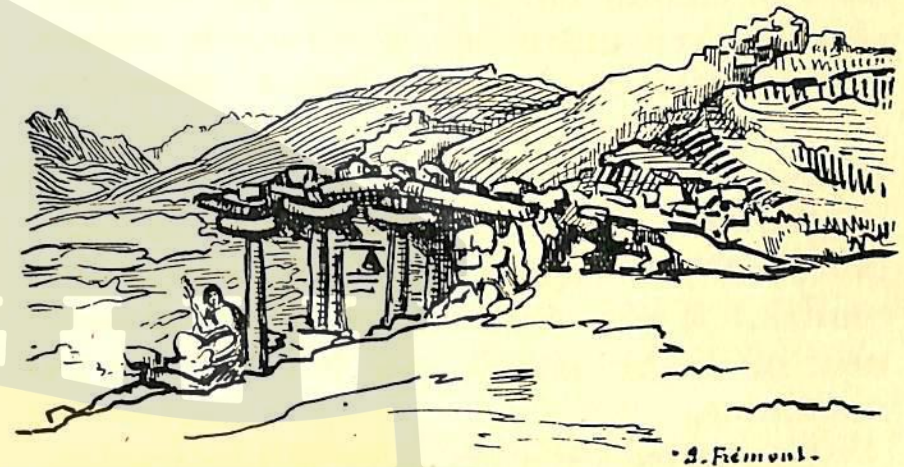
Ce sont les Guélaas, sortes de greniers fortifiés qui servent à conserver le grain des récoltes.

Cette ancienne coutume est encore en usage aujourd'hui ; elle paraît cependant désuète car depuis la domination Française, les Chaouïas n'ont plus à craindre, comme au temps de la « Kahéna », les invasions brutales des ennemis et il semble qu'ils aient plus de mal à monter si haut leurs récoltes que d'avantages à tirer de leur titanesque effort.

Mais autrefois c'était une précaution indispensable, car ces pauvres Chaouïas,

sans cesse attaqués par les tribus voisines vivaient dans un perpétuel état de guerre et les envahisseurs venaient pour piller.

Les habitants se cotisèrent donc pour



Mehta in Erkeb — Mehta el Beïda

construire ces immenses forteresses dans lesquelles chacun trouve son grenier pour ranger sa récolte et la mettre à l'abri, sous la surveillance d'un seul gardien payé par tous.

C'est un exemple de communisme curieux à découvrir dans ces régions sauvages.

A quelque endroit dans l'Aurès qu'on trouve un village, la fière Guélaa le domine et l'écrase de sa masse.

Et tout le long de l'Oued Abiod, d'Ar-ris à M'Chounèche, en passant par Rhoufi, nous en rencontrerons de plus ou moins dramatiquement posées, mais toujours construites au point le plus difficile à atteindre.

Certaines Guélaas, comme celle de Bendote, ont leur façade au niveau de la roche tombant à pic dans la vallée et laissant une médiocre entrée par la crête de la montagne.

Une autre est plus fantastique encore, c'est celle de Baniane dans les Cañons de Rhoufi. Perchée comme un aigle sur son rocher, on ne voit aucune possibilité de l'atteindre tant la pierre qui la supporte est haute, glissante et verticale. Les provisions sont montées par des paniers hissés à l'aide de cordes et de poulies.

Du fond de l'Oued, les palmiers, largement arrosés par la rivière, s'élèvent puis-

sants et droits et leurs palmes semblent vouloir tendre la main au gardien solitaire.

Presque semblables aux Guélaas par l'inaccessibilité sont les habitations troglodytes. On en rencontre partout où la roche friable entre deux lits de pierre dure a cédé sous le vent ou les eaux, formant de véritables couloirs au flanc de la montagne.

Les Chaouias toujours à la recherche d'abris, aussi bien pour eux que pour leurs récoltes, ont utilisé ces demeures naturelles en les faisant précéder, pour en permettre l'accès, de plans inclinés en bois, longeant la roche.

Le Fondouk de Rhoufi est une habitation troglodyte.

Dans l'excavation de la roche où l'humidité suinte le long des parois de schiste, on a installé des pièces d'habitation en fermant seulement l'ouverture par un mur percé de fenêtres triangulaires comme celles des Guélaas.

En quittant le soleil torride de la pente d'accès, quel charme de pénétrer dans ces



pièces mi-éclairées où les murs répandent une délicieuse fraîcheur!

On s'est bien gardé de couvrir ces murs d'aucun revêtement, d'aucune pein-



Le Marabout

ture, laissant à la maison troglodyte tout son caractère.

La porte d'entrée qui barre la montée et qui est précédée d'un escalier de pierre est de style arabe. Le cintre en forme de fer à cheval est décoré d'« azulejos » et encadré de colonnes sans chapiteaux.

Les « Yaouleds » s'agrippent aux marches attendant les « sourdis » des voyageurs.

Une passerelle desservant les chambres surplombe la vallée.

La vue qu'on y découvre, face au pic central sur lequel s'élève la ville altière de Rhoufi, est d'un pittoresque saisissant variant de coloris à chaque heure du jour et même de la nuit.

Tous les soirs, le Marabout, homme saint dont l'hospitalité, par tradition, doit être la vertu dominante, m'envoyait par son serviteur, un beau plat de « kouskous ».

L'aspect en était alléchant, si nette si blanche semblait cette pâte granuleuse.

Mais, posée sur la table, il s'en dégageait une telle odeur de suint qu'il me fallait renoncer au désir d'y goûter.

Par politesse, je prenais une cuillerée du plat national et j'envoyais le reste à mon cavalier qui se régalait de la double ration.

Mais ne me plaignez pas, car tandis

que la belle assiettée de « kouskous » s'éloignait, de délicieux mets, préparés avec tout le raffinement de la cuisine Parisienne m'étaient servis.

Et l'opposition se faisait plus nette encore dans mon esprit entre la vie compliquée d'Europe et celle si simplifiée du pauvre Chaouïa.

Rien ou peu semble être sa devise. Pas ou presque pas d'objets manufacturés à sa disposition.

Quelle austère leçon que cette possibilité de se passer de tout !

Quand, redescendant de la montagne en ruine, on pénètre dans le Fondouk Transatlantique, il semble qu'on a reconquis toute la civilisation.

A Arris en particulier, la construction toute neuve de style arabe, où l'on n'a pas oublié : fenêtres en triangles, portes cintrées, terrasses rafraîchissantes, donne une sensation d'Art Colonial, mêlée de bien-être européen.

Les chambrettes peintes à la chaux de

couleur claire sont garnies de jolis meubles en bois vernis ou laqués.

Les sols nets au carrelage rouge sont frais, cela sent bon.



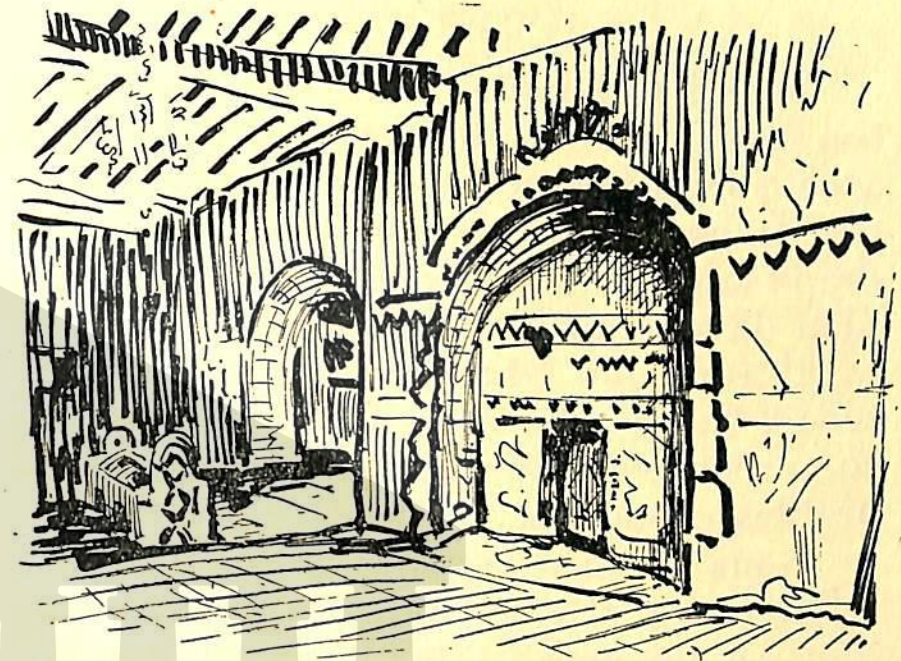
Le Fondouk d'Arris

Comme l'on est bien aussi le soir dans les jardins plantés de mimosas et d'eucalyptus, étendu sur les rockings, devant l'admirable panorama du cirque de montagnes allant des gorges de Tighanémine au Mont Chélia.

Au premier plan, le jardin d'essai de l'Administrateur qui fait revivre les oliviers romaines, aligne ses plants d'oliviers dans un enchevêtrement de roses.



LE CAÏD



La mosquée de Sidi-Brahim

V

## SAOUDI KHOUDIR

Dès mon arrivée à Arris, un cavalier, sorte de gendarme indigène à la solde de l'Etat, fut mis par l'extrême obligeance de l'Administrateur à ma disposition, ou, plus exactement, je lui fus confiée.

Saoudi Khoudir était superbe dans son costume bleu au pantalon de zouave avec, sur sa tête, son turban ficelé en croix par le cordonnet de poil de chameau et drapé dans deux burnous superposés : un bleu dessus, un blanc dessous.

Il avait une éducation parfaite et possédait suffisamment le français pour me comprendre et pour répondre à mes innombrables questions.

Nous partions le matin de bonne heure à l'aventure. Il cherchait à me faire voir tout ce qui pouvait m'intéresser, me faisant pénétrer dans les intérieurs Chaouïas dont il s'interdisait à lui-même discrètement l'entrée.

Il me conduisit au moulin où la cascade d'eau, descendant du Djebel Chélia, fait tourner la grosse roue de pierre qui broie l'orge avant d'aller par les « séguias » romaines irriguer les champs d'oliviers.

Il m'offrit le spectacle du marché où l'acheteur choisit dans la chèvre vivante le morceau qu'il préfère et qu'on lui sert

ensuite en sacrifiant la bête sous ses yeux. Le sang coule au soleil, se coagule et les abeilles font autour des rondes en bourdonnant.

Il me fit visiter la petite mosquée bleue de Sidi-Brahim où le tombeau du Marabout voisine celui du fils; les cierges brûlent et l'encens, dans les cassolettes de terre, dégagent un parfum de prière.



La femme du cavalier

Il me présenta sa femme, la jolie Chaouïa rousse, aux yeux bleus, tout en-

tourée de soieries, de dentelles et de colliers d'argent.

Elle avait fait grande toilette en mon honneur et semblait une statue habillée de brocart. Dans son immobilité totale, une seule chose restait vivante : le regard scrutateur.

Une petite table basse, pas plus grande qu'un tabouret, fut mise à mes pieds; elle était couverte de minuscules tasses dans lesquelles le « caoua », suivi du thé à la menthe me furent servis.

Dans la pièce voisine, la fillette de six ans, toute seule, isolée de la table familiale, s'essayait à filer. On n'y prenait point garde.

Tandis que, dans la cour, le cheval dut retenir longtemps mon attention.

J'admirai, et combien Saoudi en fut heureux! la ligne du dos continuée jusqu'au sol par la queue fournie et balayante, la finesse des jambes et surtout l'œil brillant et si doux qui rappelait celui de son maître.

Ils s'aimaient visiblement ces deux êtres, et l'ordre de préférences au foyer était pour Saoudi incontestablement celui-ci : mon cheval, ma femme, ma fille; la femme étant la propriété du mari, comme son cheval, comme ses moutons.

Telle est la loi du Chaouïa.

J'ai eu quelque peine à comprendre, je l'avoue, cette conception islamique de la femme.

Si différente de la mienne était cette existence prisonnière, sans responsabilité aucune, sans initiative possible, remplie d'heures inoccupées, distraite seulement par la quenouille et le métier ou la préparation des aliments que le mari achète lui-même au marché!

Je souffrais de l'état d'esclavage de mes sœurs d'Afrique et j'aurais voulu améliorer leur condition.

Maintes fois, je posai à mon cavalier des questions sur la raison de cette servitude féminine, mais à son grand étonnement je ne me satisfaisais jamais de

son invariable et insouciant réponse :

« Ici, c'est l'habitide. »

Un matin, il fallut bien quitter Arris et m'engager vers le Sud par la Vallée de l'Oued Abiod et les Gorges de Tighanémine pour atteindre Rhoufi.

Il est cinq heures, ma petite caravane est prête, les mules et le joli cheval arabe, à la queue qui balaie le sol, piaffent à ma porte. Nous partons sous les adieux des européens qui nous font des signes jusqu'au détour de la route. Ma mule en tête suivie d'une autre chargée des bagages, les propriétaires des mules suivent à pied. Mon cavalier ferme la marche et, sous son œil expert, jamais la piste ne fut perdue.

L'air est léger. Mais au bout de trois heures, le soleil ayant paru au-dessus du Djebel Chélia, dont on aperçoit à l'horizon la cime couverte encore de neige, la chaleur devint tout à coup brûlante.

Alors je vis mon cavalier déplier lentement le paquet blanc qui encadrait le cou de son cheval et sans en descendre

passer la tête dans le trou du burnous et s'envelopper complètement de la lourde mais souple étoffe de laine.

— As-tu froid ? lui demandai-je en riant.

— Non, mais c'est pour li souleil.



Mon Cavalier

Et voilà comment s'explique l'usage de ce costume arabe qui nous paraît paradoxal et qui n'est qu'une défense à la fois contre la chaleur et le froid.

La route devient bien vite une piste sans aucune préparation, jalonnée seulement de distance en distance par des pierres droites pour indiquer la ligne à suivre — le système du Petit Poucet. —

Nous chevauchons tout le jour à travers rocs, montagnes, gorges et précipices.

Mon admiration grandissait, s'extériorisait. Je ne pouvais m'empêcher de la manifester à haute voix : « Dieu que c'est beau !... que c'est beau !! répétais-je, et, descendant de ma mule, je réclamaï crayons et carnet de croquis pour tracer quelques lignes.

Mon cavalier comprit bien vite qu'une halte succédait à mes cris d'enthousiasme, si bien qu'inévitablement, à chaque exclamation : que c'est beau ! il répondait : « *Alors ti descends* ».

Enfin le soir, au soleil couchant, perchée sur un pic inaccessible et doré, surplombant une mer de palmes, l'orgueilleuse Rhoufi apparut avec son minaret blanc.

Baignant dans les eaux ombrées de l'Oued qui encercle sa base, entourée d'un cirque complet de montagnes aux crêtes flamboyantes, la roche, par couches si régulières qu'on la croirait construite de main d'homme, comme un piédestal gigantesque, supporte la ville.

Au même instant, un bruit de tam-tam, scandant à contretemps, un chant de mélodie en ton mineur, se fit entendre. Et, dévalant rapidement des sommets vers la petite mosquée miraculeuse, la foule des pèlerins mâles, comme un troupeau de moutons blancs, accourait pour prier le Saint.

L'appel du Muezzin fait cesser les cris et les chants.

Des alignements réguliers se forment aussitôt sur la terrasse à mi-flanc de la montagne et la grande prière, aux mouvements rythmiques et cadencés, s'élève vers Allah !

Une poignante émotion m'étreint.

La nuit tombe.

Le long des pentes rocailleuses deux pauvres êtres peinaient : une vieille femme

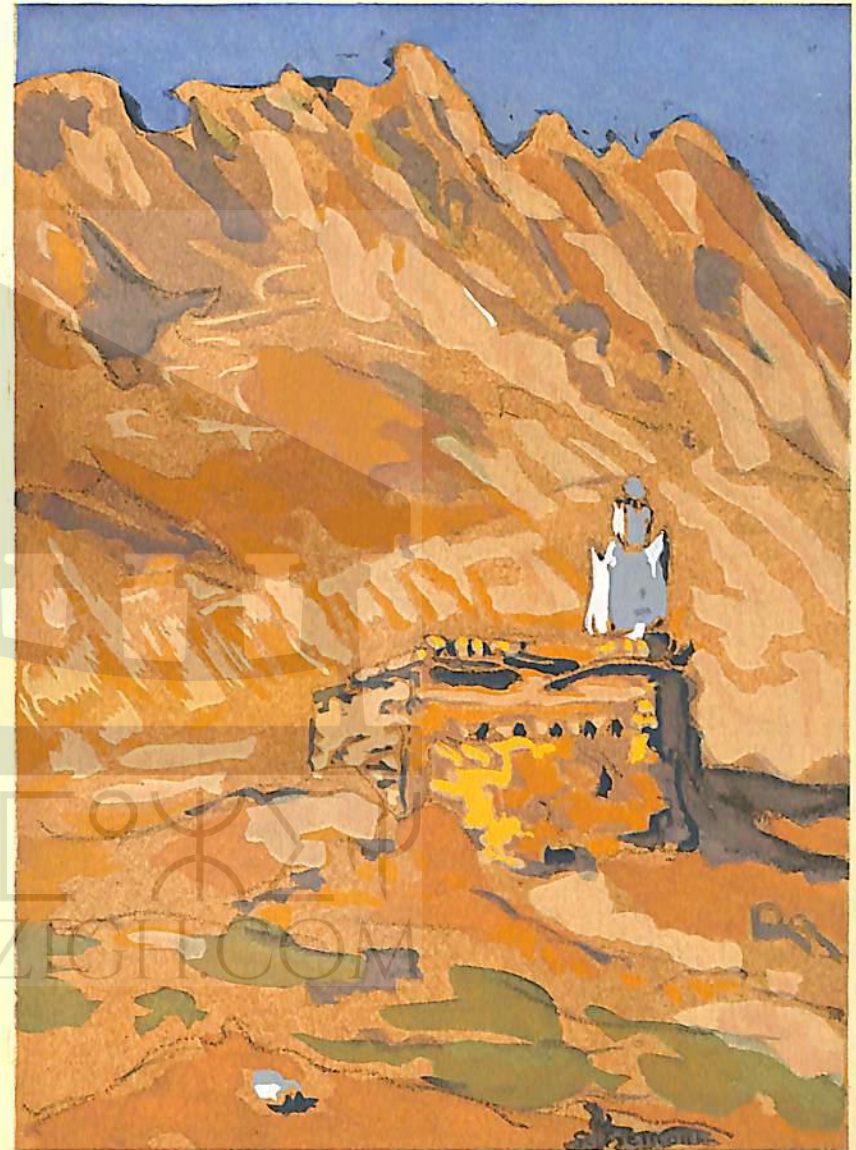


succombait sous le faix d'un immense fagot ; derrière elle, une fillette de dix ans à peine, portait sur sa tête une outre remplie d'eau et, dans le grand silence, on n'entendait que le soufflement des deux respirations oppressées par l'effort.

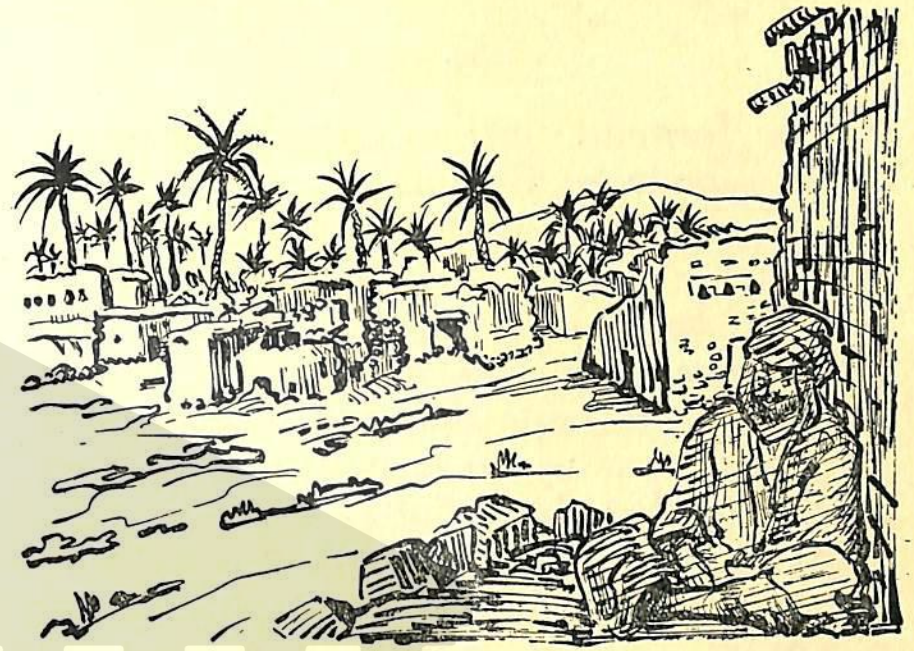
Tout à coup, mon cavalier m'appelle, rayonnant, heureux d'avoir enfin trouvé une explication convaincante à mes demandes réitérées.

— *Tiens, rigarde, « ti » vas comprendre !*

*Grande comme mule  
« Petite » comme bourricot*



LA MOSQUÉE EN OR



Le Caïd à l'ombre

VI

## M'CHOUNECHE

En quittant Rhoufi, le paysage devient terriblement impressionnant. La route n'existe plus du tout, il faut même emprunter le lit de l'Oued Abiod rempli de roches détachées des hautes montagnes à pic qui limitent son cours à droite et à

gauche, formant ainsi un corridor resserré qu'on appelle les Cañons.

Par moment, les blocs sont si gros qu'il faut bien abandonner la rivière. Alors la piste en lacets serrés gravit les murailles rouges par des sentes si escarpées que le ventre de ma mule déborde le précipice.

On arrive ainsi sur le plateau tout rempli de soleil et de cailloux.

Il fait chaud; la torpeur prenante de ces régions africaines vous envahit. On ne rencontre rien de vivant, ni oiseaux, ni bêtes d'aucune sorte.

Cependant si, quelque chose remue à l'horizon. Très lentement, d'une houle monotone, les chameaux remontant du désert profilent leur silhouette sur le ciel bleu.

Et voilà la caravane qui passe. Les moutons d'abord, puis les hommes tout enveloppés de blanc, munis de grands bâtons, conduisant les troupeaux. Les chameaux viennent ensuite, chargés de paquets qui leur enserrant les flancs, d'autres chameaux porteurs des grands bassours

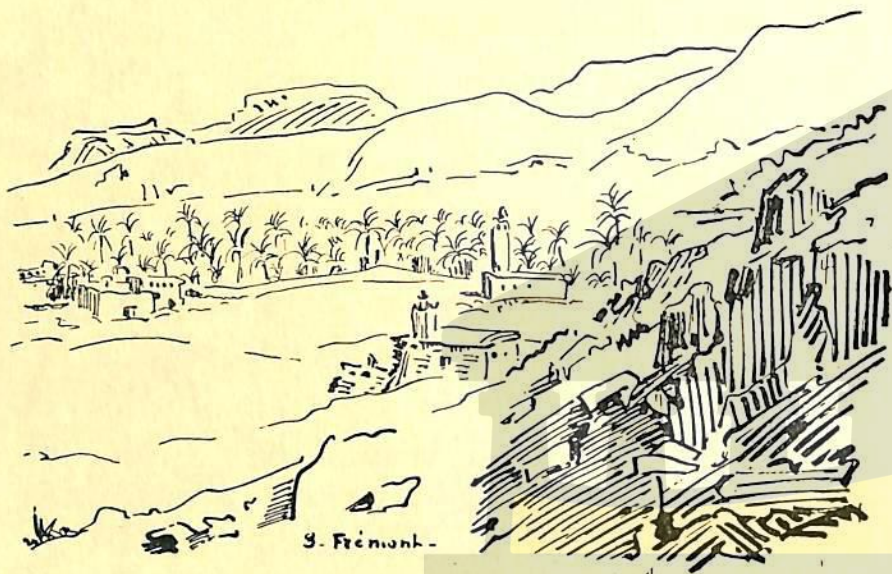
aux voiles rouges fermés, contenant les femmes invisibles; enfin un lot termine la marche : celui des vieilles femmes étiques poussant devant elles quelques maigres chèvres; elles suivent à grand peine et semblent ramper tant leur dos est courbé, laissant entre elles de grands espaces vides.

Quelle immense tristesse ! Quelle beauté poignante surgit de tout cela !

Des descentes encore dans l'Oued ombré, fleuri de lauriers roses, quelques remontées sur la terre nue ensoleillée et voilà du haut de l'Ahmar Khaddou, les sables qui paraissent, tout moutonnés comme la mer. C'est là, sans contredit, la plus belle vue du désert.

Au pied de la montagne, tout en bas, l'Oued Abiod, suivant des gorges resserrées, fantastiques, roule ses eaux toujours au milieu des rochers et des fleurs, et si petite qu'on la croirait sortie d'une arche de Noé, la Ville de M'Chounèche, avec ses Mosquées minuscules, s'étale entourée d'Oasis.

Nous arrêtons un moment nos montures pour contempler l'admirable panorama.



La Ville de poupée

La descente devient tout à coup si rapide qu'il vaut mieux la faire à pied.

Ce sont les pentes dorées de l'Ahmar Khaddou (la joue rouge du désert) qui s'enflamment au soleil couchant.

Traversant ensuite la ville de poupée composée de cubes jaunes réguliers aux

toits plats, on atteint la merveilleuse oasis baignée des eaux de l'Oued Abiod (la rivière blanche).

Combien ces termes colorés expriment l'ambiance Kaléidoscopique dans laquelle on est plongé.

Sous l'ombre des grands palmiers, mille raies de soleil jettent sur le sol une pluie de pièces d'or; les jardins humides sous les palmes produisent les légumes du plus beau vert; les « séguias » romaines conduisant les eaux d'irrigation, reflètent le bleu et le rouge du ciel; les grenouilles, reluisantes comme des pierres précieuses, sautent à notre approche, traçant dans l'air des trajectoires lumineuses; les abricotiers sauvages couverts de « mèches-mèches » dorés et les grenadiers aux fleurs écarlates mêlent leur éclat et leur parfum à celui des lauriers.

C'est un éblouissement de lumière, de senteurs et de joie.

On jouit là d'une paix profonde.

Nul bruit autre que celui du chant du

Muezzin qui, du haut de la petite mosquée, appelle cinq fois par jour les musulmans à la prière. Partout les hommes se lèvent, puis font les genuflexions prescrites par Mahomet.

Le Caïd est charmant; il vous accueille à toute heure sur sa terrasse bordant la route, à l'ombre changeante de sa maison.

Le délicieux «caoua» est aussitôt servi.

Le premier soir de mon arrivée, une chaise comme un trône au milieu de tous les notables assis ou étendus par terre, m'attendait.

Avec beaucoup de prévenances, le Caïd me pria de m'en servir. Mais le lendemain, comprenant que cette position inusitée à M'Chounèche pouvait me gêner, il me dit :

— Assieds-toi sur la chaise ou par terre. Fais comme tu veux, ici pas de permission.

Le troisième soir la chaise avait disparu.

Les malades venaient à moi avec confiance.

— *Toi Toubiba.*

— Non pas Toubiba, moi peintre.

— *Si, si, toi Française, toi sais tout.*

Et je devais soigner les yeux, panser les plaies, si bien qu'au bout de quelques jours ma petite provision de pharmacie se trouvait épuisée.



Caïd de M'Chounèche

Je demandai à la voiture, qui, de M'Chounèche à Biskra, fait la route à travers un pays presque impraticable, de me rapporter les pansements nécessaires, et j'attendis.

La voiture ne vint pas au jour fixé. Deux fois, trois fois j'envoyai aux nouvelles. Pas de voiture...

Le soir, au « caoua » habituel chez le Caïd, je racontai mon histoire.

Très simplement le Caïd me répondit :

— C'est ta faute.

— Comment c'est ma faute ?

— Oui, écoute bien, tu vas comprendre : Allah veut Chaouïa malade. Chaouïa doit dire : la volonté d'Allah soit faite. Toi bon cœur, toi veux guérir Chaouïa. Allah pas content. Voiture cassée.

Cette leçon de fatalisme n'eut aucune prise sur moi, car, dès le lendemain, dans une pauvre maison, je vis étendue par terre, une jeune femme bien malade à laquelle je compris qu'une intervention chirurgicale était nécessaire.

Je lui proposai de la conduire à l'hôpital de Biskra.

A l'heure dite, le jour de mon départ, la petite Chaouïa tout enveloppée de voiles, était à la voiture, portant son mai-

gre paquet d'effets ficelé bien proprement.

Elle s'assit près de moi et me prit la main. Au travers de son voile épais, son regard s'attachait à moi comme sa main et ni l'une ni l'autre ne me quittèrent jusqu'à l'Hôpital des petites sœurs Blanches où je la déposai.

Avant de l'abandonner dans la salle proprette où elle avait pris place dans un bon lit tout blanc, l'essaim des indigènes, ses compagnes d'infortune, vint me remercier.

— Elles demandent ce qu'elles peuvent faire pour vous, me traduisit la jolie sœur blanche.

Je demande une prière à Allah, chaque jour, répondis-je. Et lentement, sans étonnement aucun, avec une largeur de vue admirable presque toujours ignorée chez nous, la petite sœur blanche traduisit ma réponse en Arabe.

Toutes les indigènes acquiescèrent si bien que peut-être encore aujourd'hui Allah entend parler de moi.

Je sortis.

Biskra, dans le soleil couchant, ruisseau de tons mauves et rouges, balançait ses palmiers dont les troncs s'évasent en gerbe en sortant du sol d'or.

Biskra avec ses rues grouillantes, ses hôtels, ses cafés, ses autos !!

Une pesanteur s'abattait sur moi.

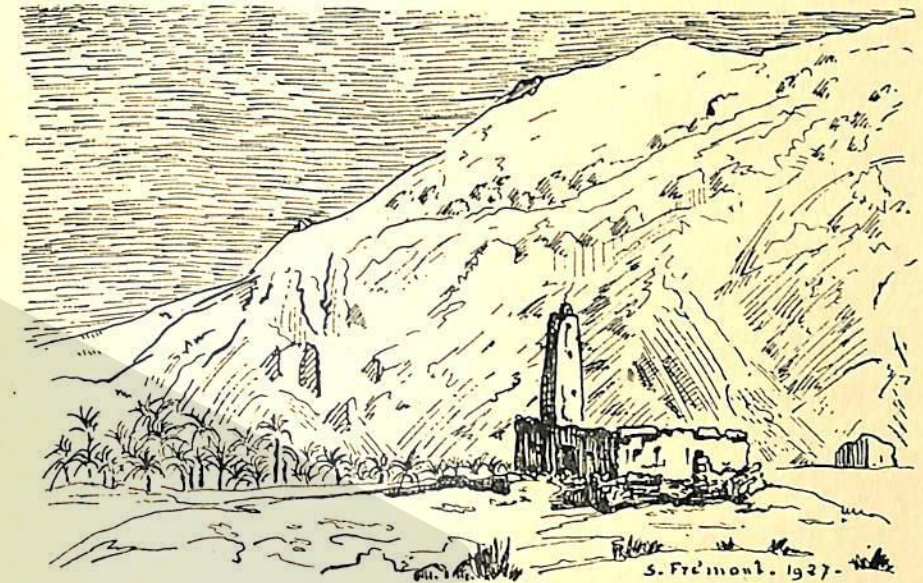
Mais qu'est-ce donc qui m'attriste ?

Quel mal inconnu me tourmente sans raison ?..... Je suis longue à le définir.....

.....  
Ah!.... le bruit.... le maudit bruit de la Ville !....

J'avais quitté le grand silence de l'Aurès !....

Le mirage était effacé.



Grande mosquée de M'Chounèche

## ÉPILOGUE

### LE VOYAGE

Pour atteindre cet étrange et splendide pays il faut s'embarquer à Marseille.

Les bateaux de la Compagnie Générale Transatlantique sont très confortables, la nourriture y est excellente, l'accueil, j'ose dire, familial et la traversée si courte qu'à peine a-t-on quitté les rivages de Pro-

vence qu'on entre dans les eaux Africaines.

A l'arrivée, la vue d'Alger est une pure merveille, comme d'ailleurs celle de Marseille qui, au retour, console de la fin du voyage. Mais combien sont différentes ces deux Visions : Alger la blanche s'étage sur des montagnes de verdure, tandis que Marseille rutilante s'accroche à la montagne de pierre, si bien que, chose étrange, Alger semble moins exotique que Marseille.

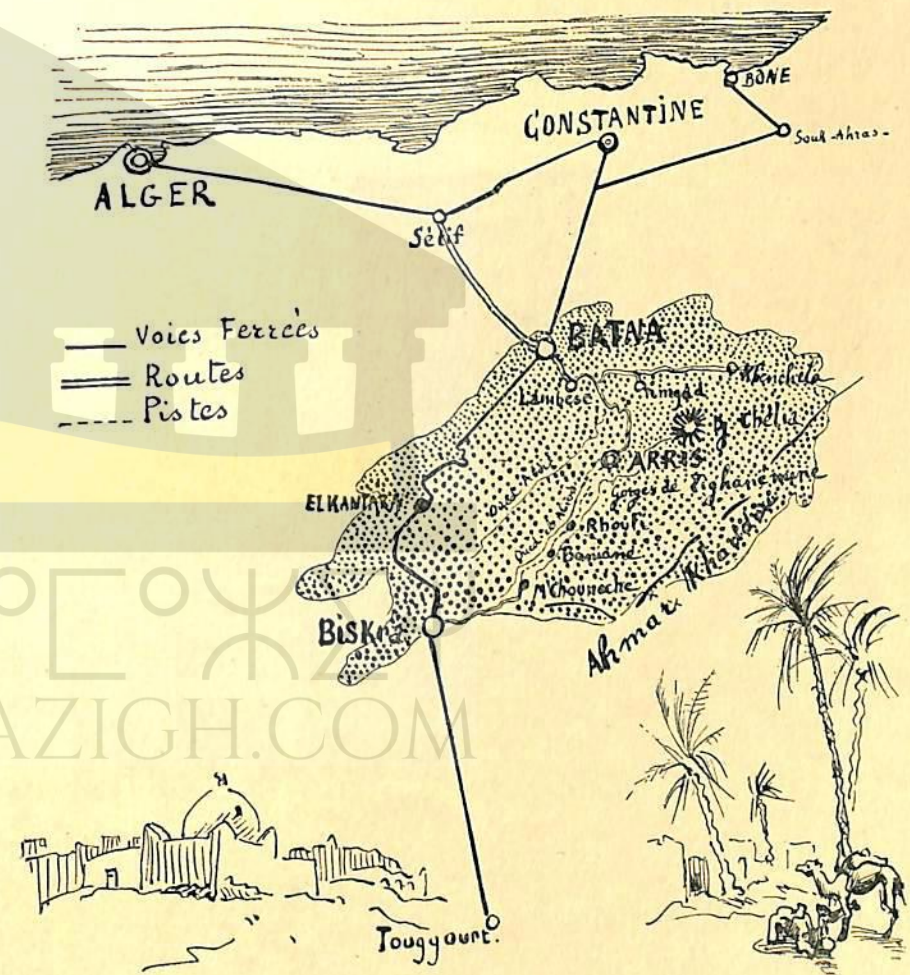
Quelques jours pour visiter Alger, puis on quitte le port, les grandes Avenues plantées de palmiers et la mystérieuse « Kasbah » pleine de motifs à peindre, pour s'évader vers Batna et l'Aurès.

Une nuit de chemin de fer suffit et dès le lendemain matin, de fort bonne heure, la diligence vous emporte.

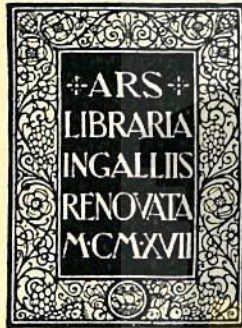
La route s'engage tout droit vers le Sud-Est, puis, traversant la ville Romaine de Lambèse semée de ruines imposantes et laissant apercevoir Timgad si légère

sous ses milliers de portiques, elle pénètre dans les gorges montagneuses.

Après de longs circuits au pied du Mont Chélia on arrive à Arris, capitale de l'Aurès.







Frazier-Soye, Imp., Paris

## TABLE DES CHAPITRES ET DES HORS-TEXTE

	Pages
PROLOGUE. . . . .	5
I. Vision géographique . . . . .	9
II. Quelques mots d'Ethnographie .. ..	15
III. L'Art des Chaouïas .. .. .	23
IV. Fondouck et Guélaas.. .. .	31
V. Saoudi Khoudir .. .. .	41
VI. M'chounèche.. .. .	51
EPILOGUE. — Le Voyage.. .. .	61
COUVERTURE. — Rhoufi.. .. .	
1. Intérieur de Maison.. .. .	
2. La robe sans couture .. .. .	
3. La Guélaa de Baniane .. .. .	
4. Le Fondouk de Rhoufi .. .. .	
5. Le Caïd .. .. .	
6. Mosquée en or .. .. .	